

Saint Simon

[1657] De l'abbé Guilbert et des intrigues de cour

Il est temps maintenant de parler de l'abbé Guilbert. Ce n'est pas tant l'homme de Dieu que le chroniqueur qui me semble digne d'intérêt. L'homme de Dieu étoit plus préoccupé de sa charge que des âmes de ses ouailles. Il cherchoit plus à gagner la pourpre cardinalice que le céleste Paradis. Le tout pourtant avec un air d'humilité et d'onctuosité que d'aucuns confondoient avec de la sincérité. Je ne dois qu'à ses propositions directes, après qu'il n'eut rien oublié, mais inutilement, pour me fléchir afin que je parlasse de lui au Roi, d'avoir éventé la feinte et démasqué l'Ambitieux sous la soutane du serviteur de Dieu. Guilbert étoit un rat de Cour, un pédant, à qui un homme comme l'abbé de Pasque, toujours suivi du père Jésuite Trebil — un homme à prendre à rebours, tant il étoit faux ! — tournoit la tête, et qui se trouvoit malheureux que l'Église l'eût oublié. Il étoit fort bien avec la Duchesse de Berry, par laquelle il commença ses manoeuvres d'approche. Il souhaitoit que le Roi revînt à pourvoir les vacances des charges de ses aumôniers, qui étoient le chemin ouvert aux bénéfices et aux prélatures. Il se mit donc à intriguer du plus qu'il pouvoit...

Pour moi, je ne m'en émus pas le moins du monde, et je laissai bouillonner la cour autour de lui. Ma surprise fut grande lorsqu'au bout d'une quinzaine je reçus de lui les avances de politesse qu'il auroit pu attendre de moi, et qu'incontinent après je ne pus paroître en aucun lieu où il fût, comme les lieux de cour et d'autres par hasard, qu'il ne m'accostât et qu'il ne liât conversation. Je le laissois toujours venir à moi le premier ; souvent même je l'évitois adroitement. Je répondois avec civilités aux siennes, mais avec une mesure qui tenoit fort de la sécheresse. Rien ne le rebuta. Il cherchoit à la

messe du Roi à Marly à partager mon carreau, ou à me faire partager le sien, à mettre le sien auprès du mien, à m'en faire apporter un par le Suisse de la chapelle qui étoit chargé de ce soin-là, surtout de m'entretenir pendant toute la messe et, suivant sa manière, de me faire des questions.

Ce manège ne dura pas longtemps sans me jeter sur les affaires et sur les personnages en effleurant, à quoi il avoit beau jeu avec moi qui me gardois de lui, et qui me tenois nageant sur les superficies. Peu à peu il se mit, comme à l'impromptu, à pousser plus avant, avec sa façon de conservation sans suite et rompue, et, de là, se rendant de plus en plus familier, je le vis venir me demander à dîner comme nous nous mettions à table, et bientôt après venir dîner ou souper très ordinairement, et quelquefois même arriver à la fin du premier service ou après. J'en étois désolé. J'ai toujours eu partout un très gros ordinaire pour un nombre d'amis et de connoissances familières qui y venoient sans prier; j'aimois, et eux aussi, à y être libres...

[1659] Anecdotes narrées par l'abbé Guilbert

J'ai dit en son temps tout le mal qu'il falloit penser de l'abbé Guilbert en tant qu'homme de Dieu. C'est une autre chose que de s'intéresser en lui à l'écrivassier, celui à qui l'on doit certaines Chroniques qu'il put écrire après qu'il fut parvenu à se concilier les bonnes grâces du Roi. Il fut toute une époque où l'un n'alloit pas sans l'autre, ce qui put permettre à l'abbé de savoir telle chose que nul n'avoit eu à connaître. Mais l'homme n'étoit point de ceux qui peuvent vraiment taire quoi que ce fût auprès de ceux qu'ils veulent séduire, manoeuvrer ou, s'il y a gloriole à y gagner, auprès des sots qu'ils peuvent seuls intéresser.

Une des anecdotes qu'il rapporta, néanmoins, me semble devoir être présentée ici par ce mystère qu'elle contient et qui en fait une histoire où sans doute il y auroit à boire et à manger. Elle paraît bien absconse... La suite pourtant a montré qu'elle ne l'était point tant qu'on l'eût pu croire...

Illustration. Légende: "Enfermé dans la ganque rigide de l'étiquette, Louis XIV éprouvera le besoin parfois de s'éloigner de la foule et des splendeurs de Versailles, ne s'entourant que de quelques chasseurs et de quelques piqueux..."

Détail d'un tableau de J-Baptiste Martin.

Sur un incident de chasse à Fontainebleau

La chose eut lieu en l'an 1659, — le Roi d'aujourd'hui avoit alors 21 ans — lors d'une partie de chasse en forêt de Fontainebleau. Le Roi ayant chassé toute la journée entre Franchard et Moret, où l'avoit entraîné la traque d'un brocard, décida, comme cela lui arrivoit parfois, de dormir au Pavillon de chasse de la Porte Nadon. Ce qu'il fit avec quelques-uns de ses proches, dont son chef piqueux, un certain Guignot. C'est par lui que j'ai su le début de l'affaire, l'abbé Guilbert m'en a fourni le milieu et les premières actions du Roi, dès son règne personnel en l'an 1661, en fournissent la fin ; l'Histoire ou les esprits curieux reconstitueront le tout...

Voici donc le prince au Pavillon. Il n'étoit pas vers la minuit que se fait entendre un tumulte au coeur de la forêt. Nul doute, on chassoit du côté de la Malmontagne... Une mente, un cor, le galop d'un cheval... Qui ? Le Prince veut savoir. Il se lève, s'arme et, accompagné de Guignot armé lui aussi,

s'engage courageusement dans la forêt en direction du bruit de la traque. Après une marche d'un petit quart de lieue, voici que le bruit se trouvoit derrière eux ! Ils retournent sur leur pas. Voilà que le bruit se trouve maintenant à main gauche.

N'y tenant plus, les deux hommes se séparent au Carrefour de la Plaine Rayonnée. La suite fut vécue par un Guignot seul, qui arpenta le bois en tous sens, poursuivant la meute et les chasseurs jusqu'à ce qu'il n'entende plus rien. Il erra alors, perdu, un long moment. C'est après avoir longtemps cherché son chemin pour retrouver le Prince, pour lequel il étoit en grand souci bien qu'il le sût grand chasseur, qu'il crut entendre un bruit de voix dans un hallier, près du Rocher Brûlé.

S'étant approché avec le plus de discrétion qu'il peut, s'étant ensuite caché derrière un buisson, il n'osa plus bouger de peur de se faire prendre. Mais il lui arriva alors de mieux saisir ce que disoient les voix... L'une d'entre elles, grave, hachée comme celle d'un vieil homme, étoit à peine perceptible. Ce n'est que par bribes qu'il parvenoit à l'ouïr. Le récit qu'il en fit n'en fut que plus brouillé...

L'autre voix, il en eut preuve par après, étoit celle du futur Roi. Il interrogeoit "l'autre", une manière de nécromant, en ce qu'il sembloit bien qu'il fût en train de lire l'avenir du Prince. Guignot n'entendit que la fin de la conversation : "si m'en crois, fuir la ville... verte campagne.." Il y fut aussi question de "cour", "d'amour" aussi, de "maintenant", de "verres sales" et de quelque cheval, semble-t-il, que l'on nommoit le "brun", mais qui étoit aussi "le nôtre", de quelque "mansarde" encore, tout un galimatias que le brave Guignot fut incapable de raconter autrement que de la façon que j'ai écrite... La terreur, sans doute, l'aura fait délirer, le danger écarté ?

Illustration. Légende : "une chasse royale près du château de Versailles. Au premier plan, Louis XIV, à cheval".

Détail d'un tableau de Van der Meulen.

Du grand Veneur noir : C'est alors que Guignot entendit un cheval soufflant légèrement, comme font ces animaux quand ils chassent les mouches, en été. Il entendit tinter la gourmette. Il étoit donc harnaché ? Il mâchoit donc un mors ? Il portoit un cavalier ? L'animal s'ébroua, couvrant les voix. Un claquement de langue le retint. Alors Guignot "le" vit : il en étoit encore terrifié après son retour au Louvre... Un cavalier, un grand homme noir, avec l'équipage d'un chasseur. Bizarrement, on n'entendoit plus les chiens... Mais il étoit là, à cheval, dominant le Prince, parlant de sa voix étrange, cassée, sa voix si basse, si profonde... Guignot retint encore les mots de "danger", de "règne", de "glace" et de "soleil" ou de "soleil dans les glaces", il ne savoit plus. Il entendit la fin du discours du Grand Veneur, lequel prononça alors ces mots : "Méfie-toi de celui qui ne voit goutte", selon quoi j'atteste que le roi eut toujours en horreur les porteurs de bécicles... Puis l'homme noir parla de "fagot", ce qui prouve assez que, dans cette histoire, Guignot délira plus qu'il ne vit ce qu'il raconta, avec tellement d'effroi pourtant que je ne peux le croire à ce point comédien qu'il m'abusât de la sorte.

Ensuite de quoi l'homme sonna du cor, et la meute revint, et le Grand Veneur Noir disparut à l'instant, laissant le futur Roi tout seul, et le pauvre Guignot atterré, à demi-fou.

Il ne dit rien de plus, cependant, qu'à cet abbé Guilbert. C'est de lui, et de ses tentatives pour que je lui servisse de mentor. à la Cour, que je tiens ce qui suit.

Guignot lui raconta, à lui et à lui seul, qu'avant de parler au Prince de sa destinée, l'Homme noir avait fait avec lui un marché : il lui demanda libre accès à la Forêt de Fontainebleau, ainsi que "sa part d'âmes". Pour connaître une part de son avenir, le Prince promit alors au Chasseur ce qu'il vouloit, "bien légèrement" s'il faut en croire l'abbé. Ce ne fut qu'à lui, — me dit-il — que l'on dut que le Roi, instruit de la malice et de la diablerie de ce Grand Veneur Noir, ne tint pas sa promesse et pria même pour l'oublier..

Quoi qu'il en soit, l'Homme noir en fut sans doute fâché car il ne se passa dès lors pas une lunaison sans qu'on trouvât en forêt de Fontainebleau des cadavres affreusement déchiquetés. Il n'est pas un vieux homme, pas un paysan des bourgs de Bourron-Marlotte, Veneux, Moret, Recloses, Milly, Fleury ou Barbizon qui n'ait connu tel homme ou tel autre innocent échappant de justesse au Grand Veneur en chasse...

Certains même l'ont vu et en tremblent encore. Et à l'heure où j'écris, je sais que, dans la nuit, une meute parfois traque encore un vilain gibier... Et que le fantôme de quelque grand chasseur continue et continuera de sonner du cor en la forêt de Fontainebleau...

Le Roi de son côté n'en parla plus jamais. Je ne crois pas mentir en disant que je suis, avec l'abbé et lui, et le pauvre Guignot devenu fou, le seul dépositaire de cette étrange histoire.

[1661] La cour pour toujours à la campagne ; raisons de cette politique.

Plusieurs choses contribuèrent à tirer pour toujours la cour hors de Paris, et à la tenir sans interruption à la campagne. Les troubles de la minorité, dont

cette ville fut le grand théâtre, en avoient imprimé au Roi de l'aversion, et la persuasion — encore que son séjour y étoit dangereux, et que la résidence de la cour ailleurs rendroit à Paris les cabales moins aisées par la distance des lieux, quelque peu éloignés qu'ils fussent, et en même temps plus difficiles à cacher par les absences si aisées à remarquer.

Il ne pouvoit pardonner à Paris sa sortie fugitive de cette ville la veille des Rois (1649), ni de l'avoir rendue, malgré lui, témoin de ses larmes, à la première retraite de Mme de la Vallière. L'embarras des maîtresses, et le danger de pousser de grands scandales au milieu d'une capitale si peuplée, et si remplie de tant de différents esprits, n'eut pas peu de part à l'en éloigner. Il s'y trouvoit importuné de la foule du peuple à chaque fois qu'il sortoit, qu'il rentroit, qu'il paroissoit dans les rues ; il ne l'étoit pas moins d'une autre sorte de foule de gens de la ville, et qui n'étoit pas pour l'aller chercher assidûment plus loin. Des inquiétudes aussi, qui ne furent pas plus tôt aperçues que les plus familiers de ceux qui étoient commis à sa garde, le vieux Noailles, M. de Lauzun, et quelques subalternes, firent leur cour de leur vigilance, et furent accusés de multiplier exprès de faux avis, qu'ils se faisoient donner pour avoir occasion de se faire valoir et d'avoir plus souvent des particuliers avec le Roi ; le goût de la promenade et de la chasse, bien plus commodes à la campagne qu'à Paris, éloigné des forêts et stérile en lieux de promenades ; celui des bâtiments qui vint après, et peu à peu toujours croissant, ne lui en permettoit pas l'amusement dans une ville où il n'auroit pu éviter d'y être continuellement en spectacle ; enfin l'idée de se rendre plus vénérable en se déroband aux yeux de la multitude. et à l'habitude d'en être vu tous les jours : toutes ces considérations fixèrent le Roi à Saint-Germain bientôt après la mort de la Reine sa mère. Ce fut là où il commença à attirer le monde par les fêtes et les galanteries, et à faire sentir qu'il vouloit être vu souvent...

[1662] Origine de Versailles

L'amour de Mme de la Vallière, qui fut d'abord un mystère, donna lieu à de fréquentes promenades à Versailles, petit château de cartes alors, bâti par Louis XIII ennuyé, et sa suite encore plus, d'y avoir souvent couché dans un méchant cabaret à rouliers et dans un moulin à vent, excédés de ses longues chasses dans la forêt de Saint-Léger et plus loin encore, loin alors de ces temps réservés à son fils où les routes, la vitesse des chiens et le nombre gagé des piqueurs et des chasseurs à cheval a rendu les chasses si aisées et si courtes.

Ce monarque ne couchoit jamais ou bien rarement à Versailles qu'une nuit, et par nécessité, le Roi son fils pour être plus en particulier avec sa maîtresse, plaisirs inconnus au Juste, au héros digne fils de saint Louis qui bâtit ce petit Versailles. Ces petites parties de Louis XIV y firent naître peu à peu ces bâtiments immenses qu'il y a faits, et leur commodité pour une nombreuse cour, si différente des logements de Saint-Germain, y transporta tout à fait sa demeure peu de temps avant la mort de la Reine. Il y fit des logements infinis, qu'on lui faisait sa cour de lui demander, au lieu qu'à Saint-Germain presque tout le monde avoit l'incommodité d'être à la ville, et le peu qui étoit logé au château y étoit étrangement à l'étroit.

[1664] D'un déplaisant personnage

Il m'est possible ici de parler à loisir d'un de ces courtisans comme on en comptoit tant, comme on en voyoit tant qui rôdoient à Versailles. Celui-ci se nommoit, ou se faisoit nommer "duc" Anne de Valmont.

C'étoit un grand homme bien fait, maigre, châtain, d'une physionomie assez agréable, qui promettoit beaucoup d'esprit et qui n'étoit pas trompeuse. L'esprit étoit orné; beaucoup de lectures et de mémoire, le débit éloquent, naturel, choisi, facile, l'air ouvert et noble, de la grâce au maintien, et à la parole toujours assaisonnée d'un sel fin, souvent piquant, et d'expressions mordantes qui frappoient par leur singularité, souvent par leur justesse. Sa gloire, sa vanité (car ce sont deux choses), la bonne opinion de soi, l'envie et le mépris des autres, étoient en lui au plus haut point. Sa politesse étoit extrême, mais pour s'en faire rendre autant, et il étoit plus fort que lui de le cacher; paresseux, voluptueux en tout genre, et dans un goût étrange aussi; d'une santé délicate qu'il ménageoit; particulier, et par hauteur difficile à apprivoiser; avare aussi, mais sans se refuser ce qu'il y avoit de meilleur goût dans ce qu'il se permettoit; toujours sur les échasses pour la morale, l'honneur, la plus rigide probité, le débit des sentences et des maximes; toujours le maître de la conversation, et souvent des compagnies, qu'il voyoit choisies, relevées, et les meilleures; comptant faire honneur partout.

Il parloit beaucoup, et beaucoup trop, mais si agréablement qu'on le lui passoit. Il savoit toutes les histoires de la cour, ou il n'alloit plus, et de la ville, les anciennes, les modernes, les courantes de toutes les sortes. Il contoit à ravir, et il étoit le premier homme du monde pour saisir le ridicule et pour le rendre comme sans y toucher; méchant et, comme on le verra, un des plus malhonnêtes hommes du monde. Il discutoit volontiers les nouvelles, volontiers tournoit tout en mauvaise part, n'approuvoit guère, blâmoit cruellement, et grand frondeur.

Il avoit eu assez longtemps le régiment de Rouergue, avoit servi assez négligemment, fait sa cour de même, et comme plus du tout depuis longtemps qu'il avoit quitté le service. Il haïssoit le Roi, Mme de Maintenon, les ministres en perfection, et ravissant en liberté sur tous ces chapitres, dont

autrefois j'étois souvent témoin chez un ami commun dont il étoit intime et moi aussi. Ils rompirent au commencement de 1660 une amitié de toute leur vie, à ne s'être jamais revus depuis, sans que jamais personne en ait pénétré la cause, ni la manière d'une rupture si brusque et si nette...

Son ambition étoit si peu éteinte par sa retraite de la guerre et de la cour qu'il ne prît en aversion quiconque y faisoit fortune. Il étoit occupé de tout savoir, et de se lier avec des gens de la cour et de Paris considérables. Il étoit souvent à l'hôtel de la Rochefoucauld, et ami de tous les temps intime de la Feuillade, qui s'en laissoit maîtriser par habitude et par complaisance, et il étoit presque tous les jours chez M. et Mme de Maisons, avec lesquels il politiquoit sur le futur, avec toute liberté de part et d'autre, et une liaison de plusieurs années. Canillac étoit un homme qui se prenoit aux louanges et aux déférences avec la dernière faiblesse, qui alloit à la duperie. Il faisoit profession ouverte de haïr les Noailles, dont il disoit pis que pendre, surtout du duc de Noailles, comme neveu de Mme de Maintenon, quoique assez bien avec le duc de Guiche. De tout temps il avoit vu M. le duc d'Orléans à Paris. Il y étoit souvent de ses parties, mais sobrement pour sa part, et presque toujours de sens froid. Le sel de ses blâmes et de ses plaisanteries amusoit un prince mécontent, et dans les suites ennuyé, puis embarrassé de sa personne.

[1666] Le Roi veut une grosse cour ; ses adresses pour la rendre et la maintenir telle.

—*Les fêtes fréquentes* : les promenades particulières à Versailles, les voyages furent des moyens que le Roi saisit pour distinguer et pour mortifier en nommant les personnes qui à chaque fois en devoient être, et pour tenir chacun assidu et attentif à lui plaire. Il sentoit qu'il n'avoit pas à beaucoup

près assez de grâces à répandre pour faire un effet continuel. Il en substitua donc aux véritables d'idéales, par la jalousie, les petites préférences qui se trouvoient tous les jours, et pour ainsi dire à tous moments, par son art. Les espérances que ces petites préférences et ces distinctions faisoient naître, et la considération qui s'en tiroit, personne ne fut plus ingénieux que lui à inventer sans cesse ces sortes de choses.

Marly, dans la suite, lui fut en cela d'un plus grand usage, et Trianon, où tout le monde, à la vérité, pouvoit lui aller faire sa cour, mais où les dames avoient l'honneur de manger avec lui, et où à chaque repas elles étoient choisies; le bougeoir qu'il faisoit tenir tous les soirs à son coucher par un courtisan qu'il vouloit distinguer, et toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvoient, qu'il nommoit tout haut au sortir de sa prière.

Les justaucorps à brevet fut une autre de ces inventions; il étoit bleu doublé de rouge, avec les parements et la veste rouge brodés d'un dessin magnifique or et un peu d'argent, particulier à ces habits. Il n'y en avoit qu'un nombre, dont le Roi, sa famille. et les princes du sang étoient: mais ceux-ci. comme le reste des courtisans. n'en avoient qu'à mesure qu'il en vaquoit. Les plus distingués de la Cour par eux-mêmes ou par la faveur les demandoient au Roi, et c'étoit une grâce que d'en obtenir...

Le secrétaire d'État ayant la maison du Roi en son département en expédioit un brevet, et nul d'eux n'étoit à portée d'en avoir. Ils furent imaginés pour ceux, en très petit nombre, qui avoient la liberté de suivre le Roi aux promenades de Saint-Germain à Versailles sans être nommés, et, depuis que cela cessa, ces habits ont cessé aussi de donner aucun privilège, excepté celui d'être portés quoiqu'on fût en deuil de cour ou de famille, pourvu que le deuil ne fût pas grand ou qu'il il fût sur ses fins, et dans les temps

encore où il étoit défendu de porter de l'or et de l'argent. Je ne l'ai jamais vu porter au Roi, à Monseigneur ni à Monsieur, mais très souvent aux trois fils de Monseigneur et à tous. Les autres princes et jusqu'à la mort du Roi, dès qu'il il en vaquoit un. c'étoit à qui l'auroit entre les gens de la cour les plus considérables, et, si un jeune seigneur l'obtenoit, c'étoit une grande distinction.

Les différentes adresses de cette nature qui se succédèrent les unes aux autres, à mesure que le Roi avança en âge, et que les fêtes changeoient ou diminuoient, et les attentions qu'il marquoit pour avoir toujours une cour nombreuse, on ne finiroit point à les expliquer. Non seulement il étoit sensible à la présence continuelle de ce qu'il y avoit de distingué, mais il l'étoit aussi aux étages inférieurs. Il regardoit à droit et à gauche à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartements, dans ses jardins de Versailles, où seulement les courtisans avoient la liberté de le suivre ; il voyoit et remarquoit tout le monde ; aucun ne lui échappoit jusqu'à ceux qui n'espéroient pas même être vus. Il distinguoit très bien en lui-même les absences de ceux qui étoient toujours à la cour, celles des passagers qui y venoient plus ou moins souvent ; les causes générales ou particulières de ces absences, il les combinait, et ne perdoit pas la plus légère occasion d'agir à leur égard en conséquence. C'étoit un déshonneur aux uns, et à tout ce qu'il y avoit de distingué, de ne faire pas de la cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, et une disgrâce sûre pour qui n'y venoit jamais, ou comme jamais. Quand il s'agissoit de quelque chose pour eux : « Je ne le connois point, répondoit-il fièrement ; sur ceux qui se présentoient rarement : « C'est un homme que je ne vois jamais », et ces arrêts-là étoient irrévocables.

C'étoit un autre crime de n'aller point à Fontainebleau, qu'il regardoit comme Versailles, et pour certaines gens de ne demander pas pour Marly, les

uns toujours, les autres souvent, quoique sans dessein de les y mener, les uns toujours ni les autres souvent ; mais, si on étoit sur le pied d'y aller toujours, il falloit une excuse valable pour s'en dispenser, hommes et femmes de même. Surtout il ne pouvoit souffrir les gens qui se plaisoient à Paris. Il supportoit assez aisément ceux qui aimoient leur campagne; encore y falloit-il être mesuré ou avoir pris ses précautions avant d'y aller passer un temps un peu long. Cela ne se bornoit pas aux personnes en charge, ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur représentation marquoit plus que les autres. La destination seule suffisoit dans les gens habitués à la cour. On a vu sur cela. en son lieu. L'attention qu'eut le Roi à un voyage que je fis à Rouen pour un procès, tout jeune que j'étois, et à m'y faire écrire de sa part par Pontchartrain pour en savoir la raison.

[1714] Détail de la santé du Roi et des causes de sa mort.

Il y avoit plus d'un an que la santé du Roi tomboit. Ses valets intérieurs s'en aperçurent d'abord, et en remarquèrent tous les progrès, sans que pas un osât en ouvrir la bouche. Les bâtards, ou, pour mieux dire, M. du Maine le voyoit bien aussi, qui, aidé de Mme de Maintenon et de leur chancelier secrétaire d'État, hâta tout ce qui le regardoit. Fagon, premier médecin, fort tombé de corps et d'esprit, fut de tout cet intérieur le seul qui ne s'aperçut de rien. Mareschal, premier chirurgien, lui en parla plusieurs fois, et fut toujours durement repoussé.

Pressé enfin par son devoir et par son attachement, il se hasarda un matin, vers la Pentecôte, d'aller trouver Mme de Maintenon. Il lui dit ce qu'il voyoit, et combien grossièrement Fagon se trompoit. Il l'assura que le Roi, à qui il avoit tâté le pouls souvent, avoit depuis longtemps une petite fièvre lente interne ; que son tempérament étoit si bon, qu'avec des remèdes et de

l'attention tout étoit encore plein de ressources, mais que, si on laissoit gagner le mal, il n'y en auroit plus. Mme de Maintenon se fâcha, et tout ce qu'il remporta de son zèle fut de la colère. Elle lui dit qu'il n'y avoit que les ennemis personnels de Fagon qui trouvassent ce qu'il lui disoit là de la santé du Roi, sur laquelle la capacité, l'application, l'expérience du premier médecin ne se pouvoit tromper. Le rare est que Mareschal, qui avoit autrefois taillé Fagon de la pierre, avoit été mis en place de premier chirurgien par lui, et qu'ils avoient toujours vécu depuis jusqu'alors dans la plus parfaite intelligence.

Mareschal outré, qui me l'a conté, n'eut plus de mesures à pouvoir prendre, et commença des lors à déplorer la mort de son maître.

Du sieur Fagon, médecin du Roi : Fagon en effet étoit en science et en expérience le premier médecin de l'Europe; mais sa santé ne lui permettoit plus depuis longtemps d'entretenir son expérience, et le haut point d'autorité où sa capacité et sa faveur l'avoient porté, l'avoit enfin gâté. Il ne vouloit ni raisons ni réplique, et continuoit de conduire la santé du Roi comme il avoit fait dans un âge moins avancé, et le tua par cette opiniâtreté. La goutte, dont il avoit eu de longues attaques, avoit engagé Fagon à emmailloter le Roi, pour ainsi dire, tous les soirs dans un tas d'oreillers de plume qui le faisoient tellement suer toutes les nuits, qu'il le falloit frotter et changer tous les matins avant que le grand chambellan et les premiers gentilshommes de la chambre entrassent.

Il ne buvoit depuis longues années, au lieu du meilleur vin de Champagne, dont il avoit uniquement usé toute sa vie, que du vin de Bourgogne avec la moitié d'eau, si vieux qu'il en étoit usé. Il disoit quelquefois, en riant, qu'il y avoit souvent des seigneurs étrangers bien attrapés à vouloir goûter du vin de

sa bouche. Jamais il n'en avoit bu de pur en aucun temps, ni usé de nulle sorte de liqueurs, non pas même de thé, café, ni chocolat.

À son lever seulement, au lieu d'un peu de pain, de vin et d'eau, il prenoit depuis fort longtemps deux tasses de sauge et de véronique; souvent entre ses repas et toujours en se mettant au lit, des verres d'eau avec un peu d'eau de fleurs d'orange qui tenoient chopine, et toujours à la glace en tout temps; même les jours de médecine il y buvoit, et toujours aussi à ses repas, entre lesquels il ne mangea jamais quoi que ce fût, que quelque pastille de cannelle, qu'il mettoit dans sa poche à son fruit, avec force biscotins pour ses chiennes couchantes de son cabinet.

[1715] *Les derniers moments du Roi* : Comme il devint la dernière année de sa vie de plus en plus resserré, Fagon lui faisoit manger à l'entrée de son repas beaucoup de fruits à la glace, c'est-à-dire des mûres, des melons et des figues, et celles-ci pourries à force d'être mûres, et à son dessert beaucoup d'autres fruits, qu'il finissoit par une quantité de sucreries qui surprenoit toujours.

De ce qu'il mangeoit et buvoit : Toute l'année, il mangeoit à souper une quantité prodigieuse de salade. Ses potages, dont il mangeoit soir et matin de plusieurs, et en quantité de chacun sans préjudice du reste, étoient pleins de jus et d'une extrême force, et tout ce qu'on lui servoit plein d'épices, au double au moins de ce qu'on y en met ordinairement, et très fort d'ailleurs. Cela et les sucreries n'étoit pas de l'avis de Fagon, qui, en le voyant manger, faisoit quelquefois des mines fort plaisantes, sans toutefois oser rien dire, que par ci par là, à Livry et à Benoist, qui lui répondoient que c'étoit à eux à faire manger le Roi, et à lui à le purger. Il ne mangeoit d'aucune sorte de venaison ni d'oiseaux d'eau, mais d'ailleurs de tout sans exception, gras et maigre, qu'il

fit toujours excepté le carême que quelques jours seulement depuis une vingtaine d'années. Il redoubla ce régime de fruits et de boisson cet été.

À la fin, ces fruits pris après son potage lui noyèrent l'estomac, en émoussèrent les digestifs, lui ôtèrent l'appétit, qui ne lui avoit manqué encore de sa vie, sans avoir jamais eu ni faim ni besoin de manger, quelque tard que des hasards l'eussent fait dîner quelquefois ; mais, aux premières cuillerées de potage, l'appétit s'ouvroit toujours, à ce que je lui ai oui dire plusieurs fois, et il mangeoit si prodigieusement et si solidement soir et matin, et si également encore, qu'on ne s'accoutumoit point à le voir.

Tant d'eau et tant de fruits, sans être corrigés par rien de spiritueux, tournèrent son sang en gangrène, à force d'en diminuer les esprits, et de l'appauvrir par ces sueurs forcées des nuits, et furent cause de sa mort, comme on le reconnut à l'ouverture de son corps. Les parties s'en trouvèrent toutes si belles et si saines, qu'il y eut lieu de juger qu'il auroit passé le siècle de sa vie. Son estomac surtout étonna, et ses boyaux, par leur volume et leur étendue au double de l'ordinaire, d'où lui vint d'être si grand mangeur et si égal. On ne songea aux remèdes que quand il n'en fut plus temps, parce que Fagon ne voulut jamais le croire malade, et que l'aveuglement de Mme de Maintenon fut pareil là-dessus, quoiqu'elle eût bien su prendre toutes les précautions possibles pour Saint-Cyr et pour M. du Maine.

Parmi tout cela, le Roi sentit son état avant eux, et le disoit quelquefois à ses valets intérieurs. Fagon le rassuroit toujours sans lui rien faire. Le Roi se contentoit de ce qu'il lui disoit, sans en être persuadé ; mais son amitié pour lui le retenoit, et Mme de Maintenon encore plus.

Le mercredi 14 août, il se fit porter à la messe pour la dernière fois, tint conseil d'État, mangea gras et eut grande musique chez Mme de Maintenon.

Il soupa au petit couvert dans sa chambre, où la cour le vit comme à son dîner. Il fut peu dans son cabinet avec sa famille, et se coucha peu après dix heures.

Le jeudi, fête de l'Assomption, il entendit la messe dans son lit. La nuit avoit été inquiète et altérée. Il dîna devant tout le monde dans son lit, se leva à cinq heures, et se fit porter chez Mme de Maintenon, où il eut petite musique. Entre sa messe et son dîner il avoit parlé séparément au Chancelier, à Desmaretz, à Pontchartrain. Il soupa et se coucha comme la veille. Ce fut toujours depuis de même, tant qu'il put se lever.

Le vendredi 16 août, la nuit n'avoit pas été meilleure; beaucoup de soif et de boisson. Il ne fit entrer qu'à dix heures, la messe et le dîner dans son lit comme toujours depuis, donna audience dans son cabinet à un envoyé de Wolfenbittel, se fit porter chez Mme de Maintenon; il y joua avec les dames familières, et y eut après grande musique.

Le samedi 17 août, la nuit comme la précédente. Il tint dans son lit le conseil de finances, vit tout le monde à son dîner, se leva aussitôt après, donna audience dans son cabinet au général de l'ordre de Sainte-Croix de la Bretonnerie, passa chez Mme de Maintenon, où il travailla avec le Chancelier. Le soir, Fagon coucha pour la première fois dans sa chambre.

Le dimanche 18 août se passa comme les jours précédents. Fagon prétendit qu'il n'avoit point eu de fièvre. Il tint conseil d'État avant et après son dîner, travailla après sur les fortifications avec Peletier à l'ordinaire, puis passa chez Mme de Maintenon, où il y eut musique.

Le soir fort tard ne répondit pas à l'applaudissement qu'on avoit voulu donner à la journée, pendant laquelle il avoit dit au curé de Versailles, qui

avoit profité de la liberté d'entrer, qu'il n'étoit pas question de sa vie, sur icel qu'il lui disoit que tout étoit en prières pour la demander, mais de son salut, pour lequel il falloit bien prier. Il lui échappa ce même jour, en donnant des ordres, d'appeler le Dauphin "le jeune Roi". Il vit un mouvement dans ce qui étoit autour de lui.

« Et pourquoi ? leur dit-il; cela ne me fait aucune peine. »

Le Roi fort mal, fait revenir Mme de Maintenon de Saint-Cyr.

Il prit sur les huit heures du soir de l'élixir de cet homme de Provence. Sa tête parut embarrassée; il dit lui-même qu'il se sentoit fort mal. Vers onze heures du soir, sa jambe fut visitée. La gangrène se trouva dans tout le pied, dans le genou, et la cuisse fort enflée. Il s'évanouit pendant cet examen. Il s'étoit aperçu avec peine de l'absence de Mme de Maintenon, qui ne comptoit plus revenir. Il la demanda plusieurs fois dans la journée; on ne lui put cacher son départ. Il l'envoya chercher a Saint-Cyr; elle revint le soir.

Le vendredi 30 août, la journée fut aussi fâcheuse qu'avoit été la nuit: un grand assoupissement, et dans les intervalles la tête embarrassée. Il tenoit alors propos désordonnés, mêlant dans le même amphigourique discours tel diplomate qu'il avoit mal traité, tel "homme noir" qu'il disoit avoir vu en sa jeunesse en forêt, et dont il sembloit avoir encore grand peur, telle autre femme dont il regrettoit qu'elle ne lui eût accordé ses faveurs... C'étoit de fort pénibles moments que ces heures-là...

Il prit de temps en temps un peu de gelée et de l'eau pure, ne pouvant plus souffrir le vin. Il n'y eut dans sa chambre que les valets les plus indispensables pour le service, et la médecine, Mme de Maintenon et quelques

rare apparitions du P. Tellier, que Blouin ou Mareschal envoyoit chercher. Il se tenoit peu même dans les cabinets, non plus que M. du Maine. Le Roi revenoit aisément à la pitié quand Mme de Maintenon ou le P. Tellier trouvoient les moments où sa tête étoit moins embarrassée; mais ils étoient rares et courts. Sur les cinq heures du soir. Mme de Maintenon passa chez elle, distribua ce qu'elle avoit de meubles dans son appartement à son domestique, et s'en alla à Saint-Cyr pour n'en sortir jamais.

Le samedi 31 août, la nuit et la journée furent détestables; il n'y eut que de rares et de courts instants de connoissance. La gangrène avoit gagné le genou et toute la cuisse. On lui donna du remède du feu abbé Aignan, que la duchesse du Maine avoit envoyé proposer, qui étoit un excellent remède pour la petite vérole. Les médecins consentoient à tout, parce qu'il n'y avoit plus d'espérance.

Dernières paroles du Roi. Sa mort.

Vers onze heures du soir, on le trouva si mal qu'on lui dit les prières des agonisants. L'appareil le rappela à lui. Il récita des prières d'une voix si forte, qu'elle se faisoit entendre à travers celle du grand nombre d'ecclésiastiques et de tout ce qui étoit entré. À la fin des prières, il reconnut le cardinal de Rohan, et lui dit: « Ce sont là les dernières grâces de l'Église. » Ce fut le dernier homme à qui il parla. Il répéta plusieurs fois: *Nunc et in hora mortis*, puis dit: « Ô mon Dieu, venez à mon aide; hâtez-vous de me secourir. » Ce furent ses dernières paroles.

Toute la nuit fut sans connoissance, et une longue agonie, qui finit le dimanche 1er septembre 1715, à huit heures un quart du matin, trois jours

avant qu'il eût soixante-dix-sept ans accomplis, dans la soixante-douzième année de son règne.

Index des noms propres :

*Les noms de lieux sont suivis d'une *)*

AIGNANT (abbé)	1715
BARBIZON *	1669
BENOIST	1715
BERRY, duc de —	1657
BLOUIN	1715
BOURRON-MARLOTTE *	1659
CRESCENT (voir FAGON)	1714 / 1715
DESMARETZ	1715
FAGON, Guy	1714 / 1715
FLEURY *	1659
FONTAINEBLEAU *	1659 / 1715
FRANCHARD	1659
GUICHE (de —)	1665
GUILBERT (abbé)	1659
GUIGNOT (le piqueux —)	1659

† JÉSUITES :

- DOUCIN	1654
- LALLEMAND	1654
- TELLIER	1715
- TOURNEMICHE	1652
- TREBIL	1667
- TRÉVOUX	1658

LA FEUILLADE	1665
LA VALLIÈRE (Mme de —)	1661
LAUZUN (Duc de —)	1661
LIVRY	1715
LOUIS XIII	1661
LOUIS XIV	Trop d'occurrences
MAINE, (Duc du —)	1715
MAINTENON, (Mme de —)	1665 / 1714 / 1715
MAISONS (de —)	1665
MARESCHAL	1715
MARLY *	1657 / 1666
MILLY LA FORÊT *	1659
MORET SUR LOING *	1659
ORLÉANS (M., duc d'—)	1665
PARIS *	1661 / 1666 / 1715
PASQUE (Abbé de —)	1657
PELLETIER	1715
PONTCHARTRAIN	1666 / 1715
RECLOSES *	1659
ROHAN-CHABOT (Card de —)	1715
SAINTE-CYR *	1715
SAINTE-GERMAIN *	1661 / 1666
SAINTE-LÉGER *	1661
TRIANON (le —)	1666
VALMONT (duc de —)	1665
VENEUR (Grand —)	1659 / 1715
VENEUX LÈS SABLONS *	1659
VERSAILLES *	1661 / 1666 / 1715
WOLFENBÜTTEL	1715